

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 21.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 23 MAI 1878

Avis de l'Administration

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les changements que nous croyons devoir faire dans les conditions d'abonnement à *L'Opinion Publique*.

A l'avenir, le prix pour les abonnés qui paieront d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, sera, comme par le passé, de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exigera de ceux qui ne se conformeront pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Après les appels réitérés que nous avons faits, vainement dans la plupart des cas, à nos abonnés retardataires de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent, et vu le montant toujours croissant d'arrérages qui nous sont dûs, nous croyons que cette augmentation dans le prix de l'abonnement pour ceux qui n'ont pas la louable habitude de payer régulièrement leur journal d'avance, est le seul moyen qui nous reste de couvrir en partie les pertes considérables d'intérêts que nous subissons chaque année et les frais de perception que nous sommes obligés d'encourir.

Rien de plus facile pour nos abonnés que de s'éviter le paiement de ces 25 et 50 centins additionnels : QU'ILS PAIENT TOUJOURS LEUR ABONNEMENT D'AVANCE, comme le font un bon nombre des meilleurs amis de *L'Opinion Publique*, à qui nous nous empressons d'offrir nos plus sincères remerciements. Puisse leur exemple être imité par tous nos lecteurs!

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

Communistes américains, par L. O. David.—L'art musical au Canada, par Joseph Marmette.—A nos correspondants, par A. B. L.—Correspondance, par Athony Ralph.—La promenade du Pape.—Nos gravures : La façade du palais du Trocadéro ; Le premier ami. Conseils utiles.—Le mémorial des vicissitudes et des progrès de la langue française en Canada.—Agriculture : De la mise au vert, par E. Garnot.—Faits divers.—Le crime des femmes, par Raoul de Navey (suite).—Revue de la semaine, par A. B. Longpré.—Une femme à imiter au Canada comme en France.—Echos de Paris.—Variétés.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le premier ami ; L'Exposition universelle : Façade du palais du Trocadéro ; Les fleurs en quatre saisons.

COMMUNISTES AMÉRICAINS

Les journaux américains, le *Herald* surtout, contiennent, depuis quelque temps, des informations intéressantes sur le mouvement communiste aux États-Unis. Ils constatent qu'il s'est formé dans la grande République, depuis la crise surtout, plusieurs associations d'ouvriers dont quelques-unes ont les tendances les plus dangereuses.

Il y a "l'Association des travailleurs," qui accepte la constitution actuelle de la société et la forme de gouvernement, et ne veut travailler à l'amélioration du sort des classes ouvrières que par des moyens politiques et constitutionnels, et il y a les Communistes qui refusent d'accepter la société et le gouvernement tels que constitués, prêchent la communauté des biens, sont prêts à combattre, les armes à la main, l'état et la propriété privée et se déclarent athées.

La commune américaine se compose en grande partie de Français réfugiés, qui propagent leurs funestes doctrines aux États-Unis et profitent de la misère publique pour enrôler sous leur bannière

tous les désœuvrés, les ouvriers sans ouvrage.

"L'Association des travailleurs" répudie les doctrines des communistes, accepte les grèves, mais condamne les émeutes et tous les moyens d'action violents. Les chefs de cette société disent qu'ils seront bientôt assez forts pour obtenir ce qu'ils veulent, sans avoir recours à la violence, puisqu'ils auront 100,000 votes au moins à donner. A cette association se rattachent les unions connues sous le nom de *Trade Unions* qui poursuivent le même but au moyen des grèves, mais répudient en général les principes et le programme des communistes. Chacune de ces différentes branches d'associations ouvrières a ses journaux, ses lieux de réunions, une organisation spéciale et active.

Les communistes sont les moins nombreux dans le moment, mais le danger est que la lutte une fois engagée sérieusement entre le capital et le travail, toutes ces associations se fondent en une seule masse compacte.

A Chicago, à Boston et ailleurs, les communistes s'exercent secrètement au maniement des armes, tiennent des réunions et s'organisent en vue d'un mouvement prochain. A l'une de ces réunions à Chicago, un orateur, John McAuliffe, a dit dernièrement "qu'on devait tenir les boulets et les balles rouges, parce que si la condition des ouvriers ne s'améliorait pas promptement, il faudrait engager la lutte."

A un rapporteur présent à cette assemblée, des communistes ont dit qu'on en verrait de belles avant longtemps, que les capitalistes pouvaient se préparer à se faire couper la gorge.

Aux États-Unis comme en France, comme en Prusse, en Angleterre et même en Russie, partout, le socialisme s'organise sous sa forme la plus dangereuse et prépare au monde des bouleversements épouvantables. Rien de plus naturel pour nous que le développement du communisme dans le monde. De même que les abus du pouvoir chez les grands et l'esprit d'indépendance chez les peuples ont produit les révolutions politiques qui ont bouleversé le monde depuis un siècle, ainsi les abus de la richesse et le développement du matérialisme au sein des classes ouvrières engendrent naturellement le communisme.

Aux riches de nos jours comme aux classes qui conduisaient le peuple avant 89, d'un côté, et aux serviteurs de notre époque comme à ceux de ce temps-là, d'un autre côté, il faudrait, pour éviter les révolutions, des principes et des vertus chrétiennes qu'ils n'ont pas. C'est-à-dire que, d'après notre théorie, les révolutions sont faites en général par des hommes coupables contre des hommes coupables dont les vices et les abus arment le bras des révoltés.

Aux uns et aux autres, il faut des coups de tonnerres de la Providence pour les faire rentrer en eux-mêmes, et les forcer de se réfugier dans les bras de la religion, car elle seule peut enseigner aux riches l'usage qu'ils doivent faire de leurs richesses, et aux pauvres travailleurs la patience et la résignation pour supporter leur infériorité sociale.

Qu'on nous montre un autre moyen efficace de rendre les riches raisonnables et les pauvres résignés, les grands humbles et les

petits modestes ; de faire croire et pratiquer aux hommes ce qu'ils doivent croire et pratiquer pour accomplir leur mission ; de leur donner enfin le sentiment du devoir!

Des crises et des bouleversements que le monde éprouve depuis un siècle, faut-il conclure que le progrès moderne et le développement de l'instruction et de l'industrie sont condamnables, puisqu'ils produisent tant d'abus? Non, l'abus ne condamne pas plus ce qui est bon dans ces matières que dans l'ordre religieux, mais la conclusion qu'il faut tirer et qui frappera tous les esprits après les événements qui se préparent, c'est que plus le monde progresse, plus il a besoin d'être contrôlé et dirigé par une force morale invincible et infaillible. Or, la religion seule peut lui donner cette force morale, invincible et infaillible. Aussi, on peut s'attendre que les événements terribles qui se préparent seront suivis d'une immense réaction religieuse. Le monde, ballotté sur une mer de sang, s'accrochera, affolé, éperdu, au rocher de Saint-Pierre.

L.-O. DAVID.

L'ART MUSICAL AU CANADA

—
LAVALLÉE

Le beau succès que les représentations de la *Dame Blanche* viennent d'obtenir à Québec, est le témoignage de l'essor que l'art musical a pris chez nous dans ces derniers temps. Jusqu'à ce jour, avons-nous déjà dit au sujet de ces représentations, tout en constatant avec bonheur les grands progrès que l'interprétation des œuvres musicales fait constamment dans un petit pays éloigné de plus de mille lieues de l'Europe artistique, nous regrettons de ne pas voir un Canadien doué d'assez de patience, d'énergie et de talent pour reproduire en entier quelque-une de ces grandes compositions lyriques qui ont rempli le vieux monde de la renommée de leur auteur. Eh! bien, ce vœu que nous faisons depuis si longtemps, il vient de s'accomplir, et il nous a été enfin donné d'assister au couronnement du plus grand effort musical qui se soit encore accompli au Canada. Grâce à notre cher et éminent artiste Lavallée, grâce à son beau talent et à son indomptable énergie, un opéra complet vient d'être représenté sur une scène canadienne avec un succès qui dépasse toutes les espérances que l'on avait le droit de fonder sur une pareille entreprise. Quelle patience, quelle force de volonté n'a-t-il pas fallu pour arriver à un résultat si éclatant ; et de quel talent ne faut-il pas être doué pour faire interpréter par des amateurs une telle œuvre, avec cette précision, cet entrain et cette juste observation des nuances qui ont pris tous nos *dilettanti* par surprise! Si l'interprétation de l'opéra de la *Dame Blanche* fait honneur aux solistes, aux accompagnateurs et aux choristes, quelle grande part de succès ne doit-on pas accorder au directeur de cette excellente troupe que notre vaillant artiste a su former chez nous, et diriger avec une entière réussite!

En présence d'un si beau résultat, il n'y a pas à se dissimuler les aptitudes remarquables de nos compatriotes pour l'art musical. Qu'on nous indique, sur ce continent, un peuple qui ait autant de dispositions que le nôtre pour la musique. Et

même, proportion gardée de la population, ne sommes-nous pas représentés à Paris avec autant d'honneur que bien des pays européens? Notre glorieuse Albani ne remplit-elle point tout le monde civilisé du retentissement de sa voix merveilleuse ; et Lavallée, Couture, Desève et Martel n'ont-ils pas su percer dans ce grand monde parisien qui attire à lui toutes les célébrités artistiques du globe?

Cette vérité étant bien reconnue, quelle attitude devons-nous prendre en présence de cet avancement si fortement accentué dans la voie du progrès musical? Ne devons-nous pas contribuer tous, tant que nous sommes, à accélérer ce grand mouvement vers l'art le plus essentiellement civilisateur? Outre la brillante carrière que la culture perfectionnée de la musique peut offrir à ceux de nos compatriotes—et nous en avons beaucoup—qui sont doués de ce talent, il est de la plus grande importance de former le goût de notre peuple, de l'habituer à préférer la véritable, la haute musique, suivant l'énergique expression de l'abbé Arnaud, aux ignobles farces que des troupes trop nombreuses de *ménestrels* ou d'histriens de bas étage viennent hurler sur nos théâtres aux applaudissements de la foule. De tout temps, le peuple a aimé les représentations théâtrales, et, de nos jours comme à l'époque des Césars, il a le goût des spectacles. Les scènes de la vie humaine transportées au théâtre, sous une forme grave ou folle, plaisante au pathétique, sont un des plus puissants moyens de distractions que l'homme se soit créés. Au théâtre, l'homme du peuple surtout perd la conscience de ses propres misères pour s'apitoyer sur des malheurs imaginaires qui laissent les siens dans l'ombre pendant quelques heures, ou bien il rit à gorge déployée de ridicules et de mésaventures fictifs qui le dédommagent de ses propres ennuis. En un mot, là, il oublie, il se repose les bras, il se détend l'esprit.

Puisqu'il faut compter avec cette passion de la foule pour les plaisirs de la scène, ne faut-il pas s'efforcer, tout en la satisfaisant, de ne donner au peuple que des spectacles sains et propres à raffiner ses mœurs, tout en ornant son intelligence et en élevant son cœur? Or, de tous les genres de représentations théâtrales, la musique dramatique, ou l'opéra, étant associée au développement d'une action dont elle exprime les péripéties, et prenant tous les tons, depuis la gracieuse fantaisie jusqu'aux plus hautes harmonies religieuses, n'offre-t-elle pas les meilleures garanties d'amélioration morale et intellectuelle que des spectacles choisis et bien dirigés peuvent produire sur les auditeurs? Quand nous parlons de l'opéra, nous n'entendons certes pas admettre ce genre bâtarde, trivial et de mauvais goût que l'on appelle bouffe, et qui est à la haute musique dramatique ce que les farces grossières des bouffons de cirque sont à la tragédie, au drame ou à la comédie. Par lui-même, le pouvoir de la musique est immense. Elle calme, comme par enchantement, les passions violentes, endort les douleurs humaines et fait pénétrer les radieux rayons de l'espérance dans les cœurs brisés. La musique, c'est l'idiome des cœurs, la voix suave des âmes qui s'appellent entre elles, un souffle lointain de la bouche de Dieu parlant aux créatures d'amour infini et d'espérances éternelles.